



## La revue pour l'histoire du CNRS

13 | 2005

Regards sur des laboratoires en sciences humaines et sociales

---

# Le déploiement de la recherche au Centre d'études sociologiques (1945-1960)

Jean-Christophe Marcel

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/1656>

DOI : 10.4000/histoire-cnrs.1656

ISSN : 1955-2408

### Éditeur

CNRS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 3 novembre 2005

ISBN : 978-2-271-06349-6

ISSN : 1298-9800

### Référence électronique

Jean-Christophe Marcel, « Le déploiement de la recherche au Centre d'études sociologiques (1945-1960) », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 13 | 2005, mis en ligne le 03 novembre 2007, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/1656> ; DOI : 10.4000/histoire-cnrs.1656

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Comité pour l'histoire du CNRS

---

# Le déploiement de la recherche au Centre d'études sociologiques (1945-1960)

Jean-Christophe Marcel

---

## Les précédents (1940-1946)

- 1 Au sortir de la guerre, la sociologie universitaire française est en mauvais état. La plupart des durkheimiens ont disparu, et avec eux la majorité des chaires dont elle disposait. Le Centre de documentation sociale (CDS) dirigé par Célestin Bouglé a été à sa mort en 1940 « mis à la porte de l'ENS par Carcopino<sup>1</sup> ». Avec le CDS, c'est le seul centre de recherches à caractère proprement sociologique, et officiellement lié à l'Université, qui disparaît<sup>2</sup>.
- 2 Par ailleurs, l'occupation allemande disperse la nouvelle génération de sociologues, dont beaucoup interrompent leur carrière (Raymond Aron part à Londres, Georges Gurwitsch à New York, Georges Friedmann s'engage dans la Résistance...). Rares sont ceux qui, comme Jean Stoetzel et Alain Girard à la fondation Carrel, ou Paul-Henry Chombart de Lauwe un temps à l'École d'Uriage, ont pu continuer à mener des recherches empiriques de terrain<sup>3</sup>. L'ère de la sociologie universitaire d'inspiration philosophique à la Durkheim semble révolue<sup>4</sup>, et la sociologie empirique américaine semble offrir un nouveau modèle de scientificité, tandis que les discours engagés des pensées marxistes, existentialistes voire structuralistes entendent monopoliser les réflexions sur les aléas de la condition ouvrière<sup>5</sup>. On aspire à rebâtir une sociologie « en crise » à laquelle manque désormais un paradigme unificateur et des protocoles de recherche standardisés<sup>6</sup>.
- 3 Mais les séquelles de la guerre et la désorganisation de la discipline sont telles que le 6 octobre 1944 encore, quand il est question, sous l'impulsion de Frédéric Joliot-Curie, de réorganiser le CNRS<sup>7</sup>, et en particulier les recherches en sciences humaines, il n'y a personne ou presque au Comité directeur des sciences humaines – qu'il a fallu apparemment improviser –, pour représenter la sociologie. Outre le linguiste Mario Roques, le psychologue Henri Wallon et l'anthropologue Paul Rivet, amis des sociologues durkheimiens disparus, qui défendent le principe d'un développement conjoint de la recherche et de l'enseignement en sciences humaines, on ne trouve plus que Gabriel Le

Bras et Henri Lévy-Bruhl qui sont les représentants officiels de la sociologie auprès de cette instance<sup>8</sup>. Paul Rivet et Gabriel Le Bras dressent du reste un tableau bien noir de la situation de la sociologie et ce dernier insiste plusieurs fois pour que la sociologie passe en tête des urgences, car tout le monde s'entend sur la nécessité d'imposer leurs chercheurs comme « conseillers du prince » pour les problèmes concernant la reconstruction du pays. Du « Plan sommaire des recherches en sciences sociales » mis au point en mars 1945 par le Comité directeur des sciences humaines, il ressort une division du travail entre disciplines dans laquelle le rôle dévolu à la sociologie est de loin le plus flou. Si, en effet, pour la récolte des données du passé on convoque par exemple l'histoire en vue de préparer les chercheurs aux méthodes de « relevés, collectages, fouilles » ; si pour l'étude du présent il importe d'initier les jeunes générations aux « explorations, enquêtes, mesures, statistiques », à la sociologie incombe « l'étude de l'évolution générale des sociétés et des causes de transformation », ou « l'étude de l'homme en société »<sup>9</sup>, sans plus de précision. Dans cette perspective, il est nécessaire de coordonner les travaux et de permettre l'échange d'informations, l'organisation pyramidale du CNRS devant y aider : un grand comité directeur chapeaute des comités directeurs spécialisés eux-mêmes chargés de créer des commissions spécialisées dans l'étude de certains problèmes, et classés dans la dominante des connaissances de ses membres. De plus, un répertoire composé d'une vingtaine de membres doit décider de l'urgence des travaux que signalent les comités directeurs spécialisés.

La fondation du Centre d'études sociologiques

- 4 Le 22 janvier 1946, le Centre d'études sociologiques est créé dans ce climat d'incertitude et d'urgence, à l'initiative, semble-t-il, de Georges Gurvitch<sup>10</sup>. Jean-René Tréanton a décrit si minutieusement l'événement<sup>11</sup> qu'il n'est pas opportun d'y revenir trop en détail. Rappelons toutefois qu'avec à sa tête un comité de direction composé de 14 membres, – avec parmi eux les principaux maîtres de la sociologie universitaire du moment, auxquels il faut rajouter des noms comme ceux de l'historien Lucien Febvre (professeur au Collège de France), l'économiste Georges Lutfalla, Paul Rivet, l'anthropologue Maurice Leenhardt – le Centre a pour vocation de promouvoir la recherche en sociologie, former des chercheurs, organiser des enquêtes, publier des travaux originaux, coopérer avec des sociologues étrangers, organiser des réunions nationales et internationales s'occupant de problèmes sociologiques<sup>12</sup>. À terme, comme le rappelle Henri Lévy-Bruhl, les conférences d'initiation aux recherches dispensées au CES, où des professeurs ont pour tâche de former des chercheurs « à la connaissance et à l'emploi des méthodes modernes », « doivent être l'amorce d'une organisation nouvelle : une sixième section de l'École pratique des hautes études, consacrée aux sciences sociales », et inaugurer de la sorte à leurs yeux le premier pas vers un développement conjoint de la recherche et de l'enseignement en sociologie<sup>13</sup>. Au final, il s'agit de « conserver à notre pays le haut rang qu'il s'était acquis dans les disciplines sociologiques, tout en le faisant participer activement au vaste mouvement d'observation des faits sociaux, par des moyens d'une extrême rigueur<sup>14</sup> ». Cette création institutionnelle est pensée comme devant répondre à une demande sociale de connaissance de la population de la France de l'après-guerre en vue de la reconstruction du pays, émanant notamment du Commissariat au Plan.
- 5 Qu'en a-t-il été dans les faits ? Comment dans ce contexte historique, les objectifs assignés à ce laboratoire ont-ils retenti sur l'organisation et la régulation de la recherche ?

- Georges Gurvitch est né le 20 octobre 1894 à Nouvarossisk, en Russie, d'un père banquier. Il fait ses études à Saint-Pétersbourg, complète sa formation en Allemagne, puis revient en

Russie. Quand la Révolution d'octobre éclate, il s'enfuit en Tchécoslovaquie où il réside de 1920 à 1925, rédigeant un mémoire sur Johann Gottlieb Fichte, et l'autre sur Jean-Jacques Rousseau. En 1925, il s'établit définitivement en France, où il reprend des études et soutient en 1932 ses deux thèses sur « L'idée du droit social ». Il commence à se faire une réputation, d'abord sous la houlette de Léon Brunschvicg. Il fait la connaissance de Marcel Mauss, Maurice Halbwachs et Lucien Lévy-Bruhl, et à partir de 1935, sa carrière de sociologue est lancée (il remplace Maurice Halbwachs à Strasbourg)<sup>15</sup>. Il fonde aussi les Cahiers internationaux de sociologie, qui sont jusqu'en 1960 la principale revue de sociologie de l'époque. En 1948, Georges Gurvitch vient à Paris. Il est élu maître de conférences puis professeur titulaire en 1950 à la chaire de sociologie. À la même date, il est nommé directeur d'études à la sixième section de l'École pratique des hautes études, récemment créée en mars 1947. En 1950, il lance aux PUF la « Bibliothèque de sociologie contemporaine », qu'il dirige jusqu'à sa mort, et qui est à l'origine, pour la première fois, de la réédition d'une partie des œuvres de Marcel Mauss rassemblées dans un unique volume : Sociologie et anthropologie, mais aussi de la parution du livre posthume de Maurice Halbwachs sur La Mémoire Collective. En 1958, il crée, avec Henri Janne, l'Association des sociologues de langue française, qui organise des colloques au cours desquels des sociologues francophones viennent débattre de thèmes d'actualité, ceci afin de contribuer au progrès et au rayonnement de la sociologie de langue française. Quiconque veut faire une thèse est, durant les années 1950, quasiment obligé de passer par lui, tant son poids institutionnel paraît important. Il garde, semble-t-il, cette place privilégiée jusqu'en 1965, quand, déjà malade depuis de longues semaines, il meurt le 12 décembre.

Un apprentissage tous azimuts « sur le tas »

- 6 Un premier élément essentiel à la compréhension du fonctionnement du Centre est sans doute le manque de moyens qui lui sont alloués. Le budget du CES pour l'exercice 1946 est fixé à 650 000 Frs<sup>16</sup>. Dès 1948, il est réduit<sup>17</sup>. En réalité, il s'avère par la suite beaucoup trop étique et fluctuant, de surcroît soumis aux règles trop strictes et générales de la comptabilité publique, pour autoriser, si l'on en croit les archives, un fonctionnement normal. Les directeurs sont sans cesse obligés de quémander des rallonges budgétaires, comme en août 1946 pour acheter des revues américaines<sup>18</sup>. Au niveau des locaux, les premiers, rue Montpensier ne sont pas chauffés. Rue de Varenne, où l'équipe déménage en 1951-1952, après un séjour boulevard Arago, il n'y a que trois ou quatre pièces. Robert Pagès se souvient qu'il y expérimente sans moyens, travaille d'abord dans la salle de bain, dans la cave, puis dans les cuisines de ce qui s'avère être un ancien hôtel particulier. Là, il mène tant bien que mal ses recherches, fait la cuisine et se réchauffe sur place, avec les cheminées qui sont percées dans les quelques pièces du sous-sol<sup>19</sup>. Sur une fiche datée du 16 février 1951, on apprend que des fonds octroyés par la 6e Section « étaient autrefois utilisés comme caisse noire pour payer les chercheurs<sup>20</sup> ». Rue Cardinet, où le CES a déménagé en 1957, il faut envisager un exhaussement de l'immeuble ou aménager un sous-sol pour pouvoir travailler dans des conditions décentes.
- 7 Le statut des chercheurs reste par ailleurs longtemps précaire ; ils sont assimilés à des aides techniques (il y en a 7 en 1950, 19 en 1955 sur un total à cette date de 37 chercheurs)<sup>21</sup>, et il n'y a par exemple que deux chercheurs permanents en avril 1948<sup>22</sup>. Ils attendent souvent plusieurs années avant d'être titularisés. Ce sont donc essentiellement ces vacataires qui réalisent les enquêtes, préparent les publications du CES<sup>23</sup>, ainsi que les livraisons des *Cahiers Internationaux de Sociologie*, fondés par Georges Gurvitch en 1946. « Autodidactes », « aventuriers aux yeux de l'establishment universitaire », à quelques

exceptions près (François-André Isambert, Alain Touraine, Jean-Daniel Reynaud...), ils apprennent « sur le tas » leur métier de sociologue<sup>24</sup>. Pour les former, on fait appel à des aînés plus confirmés, tel Gabriel Le Bras, spécialiste de sociologie religieuse, pour leur donner des conférences d'initiation aux méthodes de recherche et il arrive que ces cours soient professés gratuitement, par Georges Gurvitch en 1947<sup>25</sup> ou Paul-Henry Chombart en 1951<sup>26</sup>, par exemple. Faute de livres, de cours, en un mot de supports d'apprentissage habituels, il faut faire avec les « moyens du bord » en mobilisant l'expérience acquise notamment par les plus âgés des chercheurs.

L'absence de paradigme unificateur

- 8 Il paraît très difficile, dans ces conditions, d'assurer la surveillance et la direction des travaux et d'en organiser la coordination. Les doléances des chercheurs donnent une idée des difficultés qu'il semblait y avoir à assurer ce qui apparaissait comme le minimum de travail collectif nécessaire pour créer une synergie susceptible d'impulser un certain cumul des recherches et des résultats.
- 9 En 1955, la grogne semble atteindre un paroxysme, portée notamment par le psychosociologue Paul-Henri Maucorps, un des piliers de la recherche au CES, qui, faisant le bilan de presque une décennie de recherches au CES dans le *Bulletin de liaison des chercheurs du CES*<sup>27</sup>, prend sa plume la plus affûtée pour dénoncer le « désarroi et l'impuissance qui s'emparent chaque jour davantage de la recherche scientifique française<sup>28</sup> ». Pour l'organisation de la recherche sociologique, cette situation anarchique s'avère selon lui catastrophique du fait de l'impossibilité de donner aux débutants une formation minimale digne de ce nom. Livré à lui-même, d'un côté trop hâtivement spécialisé par des professeurs de l'enseignement supérieur peu soucieux des recherches des disciplines voisines, de l'autre lancé sans formation aucune dans des enquêtes patronnées par le CNRS, le chercheur débutant se trouve « presque entièrement désarmé », sur le plan des techniques de recherche « il a encore tout à apprendre<sup>29</sup> ». Un autre « aîné », Paul-Henry Chombart de Lauwe lui emboîte le pas en faisant valoir que « rien ne semble prêt en France pour accueillir des équipes de recherche dans les sciences humaines. À chaque pas les questions administratives suscitent de nouveaux obstacles et prennent sur la recherche un temps précieux<sup>30</sup> ».
- 10 De fait, pour faire face à cette situation d'incertitude, une division du travail implicite s'instaure, qui adjuge le traitement des grandes questions théoriques (dans ce que les programmes archivés intitulent les « exposés et discussions ») aux professeurs, universitaires renommés et la présentation de leurs travaux empiriques (dans les « recherches » et les « techniques et comptes rendus d'enquêtes ») aux chercheurs<sup>31</sup>. En 1949-1950 par exemple, Georges Gurvitch préside la séance consacré au « concept de classe sociale », Raymond Aron, Fernand Braudel et Henri Lévy-Bruhl discutent autour de « sociologie et histoire » tandis que Charles Bettelheim analyse des documents sur la ville d'Auxerre<sup>32</sup> ; en 1954-1955, alors que par exemple Georges Davy, Gabriel Le Bras, Georges Gurvitch, Henri Lévy-Bruhl et Paul Rivet discutent autour de la « mémoire de Maurice Leenhardt », l'équipe de Paul-Henry Chombart présente ses « enquêtes comparatives dans diverses agglomérations françaises » et le groupe de sociologie des loisirs groupé autour de Joffre Dumazedier rend compte de « l'enquête sur les téléclubs<sup>33</sup> »...
- 11 En somme, le hiatus entre les professeurs universitaires, qui poursuivent en général un travail d'enquête commencé dès avant la guerre<sup>34</sup>, et les jeunes chercheurs semble tel qu'on peut craindre qu'il retentisse sur la qualité des recherches entreprises : il n'existe aucun plan ni ligne directrice et les chercheurs, dénués de formation, n'ont aucun fonds

intellectuel commun à leur disposition. En général, ils suivent le cours que leur mentor, s'il y enseigne, donne à l'École pratique des hautes études. Le risque est alors de voir se multiplier les questionnaires sans aucun fil directeur et grande est la tentation de se réfugier dans la monographie descriptive, ou de chercher des moyens supplémentaires en répondant à des commandes privées, à l'image de Paul-Henry Chombart qui crée en 1950 un groupe dit « d'ethnologie sociale ». Initialement dépendant du CES, ce groupe va trouver un prolongement avec le Bureau d'études sociotechniques, qui est l'objet d'un litige entre son directeur et le CNRS, celui-là estimant que le CES trop exigü est inapte à recevoir de vraies équipes de recherche<sup>35</sup>.

- 12 Si bien qu'il ne saurait être question – malgré les ambitions parfois affichées, comme celles de Georges Gurvitch dans *La Vocation actuelle de la sociologie*<sup>36</sup> – dans un premier temps de rebâtir une véritable tradition sociologique de recherche au sein du CES, comme le déplorent encore Georges Friedmann et Pierre Naville dans l'avant-propos de leur *Traité de sociologie du travail* : « Nous n'avons pas prétendu imprimer à la sociologie du travail une unité théorique qu'à notre sens, dans la phase actuelle de son élaboration, elle ne possède pas<sup>37</sup> ». Comment, dans ces conditions, les travaux se sont-ils néanmoins développés ?

Une progression en ordre dispersé

- 13 Suite à la réduction budgétaire de 1948, il a été décidé de réduire les conférences et le nombre des cours d'initiation afin d'orienter « la préparation des chercheurs » vers le « développement des exercices pratiques et des enquêtes d'essai »<sup>38</sup>.
- 14 De fait, l'activité principale du CES est, dès cette date, principalement structurée autour d'une myriade de recherches organisées par ces groupes d'études, réduits jusqu'au début des années 1950 aux équipes de Paul-Henry Chombart et du psychosociologue Paul-Henri Maucorps<sup>39</sup>, qui se muent progressivement en un certain nombre de « cliques » gravitant autour d'un *leader* – souvent un « patron » de la sociologie universitaire ou un chercheur chevronné – armé d'un sujet de recherche balisant un terrain d'étude, et entre lesquelles circule une information disparate désormais essentiellement axée autour des questions précises rencontrées par chacun autour de la collecte et du traitement des données<sup>40</sup>. C'est du reste cette formule qui est encouragée par le directeur Jean Stoetzel dès sa prise de fonction en 1956. Il espérait qu'ainsi ces *leaders* confirmés puissent orienter les plus jeunes vers des objets de recherche pertinents.
- 15 Dans les faits, il s'agit, au moyen de discussions animées par ces groupes d'études dont les membres présentent aux autres leurs travaux, de développer les échanges de points de vue et d'expériences. En 1954, un effort supplémentaire est fait dans ce sens de manière à permettre l'ajout, « au point de vue méthodologique », d'un « point de vue proprement théorique » : les réunions de « comptes-rendus d'enquête » et de « perspectives de recherches » sont présentées en séances d'« exposés de recherches », afin de bâtir une véritable initiation aux techniques de recherche, à intégrer dans un programme global d'initiation de base<sup>41</sup>.
- Il n'y a donc pas à proprement parler « d'écoles » de sociologie au CES, si l'on entend par là un collectif organisé autour d'un leader, disposant de tribunes (revues, chaires, séminaires...) pour diffuser sa pensée et partageant des problématiques et des méthodes communes. Les « groupes d'études » autour d'un chercheur confirmé partagent avec lui un objet d'étude et au mieux une position épistémologique à peu près semblable. Le plus soudé d'entre eux est sans doute le groupe de sociologie du travail, dont l'intérêt originel de Georges Friedmann pour les conséquences de la division poussée du travail sur les ouvriers et l'observation de «

l'homme total » plongé dans son milieu technique, sont le seul véritable ciment. Ceux qui un temps (il finit par se fâcher avec tout le monde) se regroupent autour de Georges Gurvitch – Paul-Henri Maucorps, Jean Duvignaud, Jean Cazeneuve, Joffre Dumazedier, Georges Balandier, Armand Cuvillier – ont surtout comme point commun la conviction « holiste » qu'il faut étudier concrètement les phénomènes microsociologiques en les rapportant au tout de la société pour les expliquer, d'où un intérêt généralement partagé pour la sociologie de la connaissance<sup>42</sup>. Avec Paul-Henry Chombart, c'est l'intérêt pour la classe ouvrière<sup>43</sup> essentiellement urbaine qui soude des chercheurs influencés par les travaux pionniers de Maurice Halbwachs et sensibilisés aux méthodes de la psychosociologie. Paul-Henri Maucorps envoie ceux qu'il appelle ses « sbires », comme le couple Jacques et Maria Van Bockstaele, appliquer les méthodes sociométriques à l'étude des petits groupes.

16 À partir de cette date, le grand nombre d'enquêtes effectuées par l'équipe de Georges Friedmann fournit une tribune de premier choix au sein de l'ensemble des présentations proposées. En 1956-57, elles forment le support des exposés effectués par les groupes d'études, qui sont : « L'industrie de la chaussure à Romans » (Jacques Dofny), « L'absentéisme des femmes salariées. L'éducation des filles et leur avenir professionnel » (Viviane Isambert-Jamati), « Relations interethniques en sociologie industrielle » (Andrée Michel), « Sociologie du travail » (Jean-Daniel Reynaud), « Les attitudes des ouvriers à l'égard du travail et de la société » (Alain Touraine). Michel Crozier présente une étude sur « Employés et petits fonctionnaires : comportements dans l'entreprise et attitudes socioculturelles »<sup>44</sup>.

17 En 1957-58, les recherches font état, entre autres, de trois comptes rendus de l'équipe de « psychosociologie » autour notamment de la « psychosociologie expérimentale » et de « l'affectivité » (Robert Pagès) ; l'équipe de sociologie des religions présente un compte rendu de François Isambert ; celle de sociologie du travail quatre exposés dont ceux de Jean-Daniel Reynaud, d'Alain Touraine, de Jean-René Tréanton ; la sociologie des professions est présente avec Jean-Claude Passeron, Michel Crozier. Doivent aussi intervenir plusieurs groupes : sociologie de la vie morale (Roger Bastide, Jean Cazeneuve), sociologie de la connaissance (5 exposés dont ceux de Paul Kahn, de Paul-Henri Maucorps, de Jean Duvignaud), sociologie urbaine (exposé d'Andrée Michel sur « Structure familiale et attitudes sociales chez les ménages habitant en hôtel meublé »), criminelle (3 exposés), rurale (2 exposés, Henri Mendras et Henri Lefebvre). Les enquêtes nourrissent des séances qu'on retrouve d'une année sur l'autre et qui en présentent divers aspects au gré des problèmes rencontrés au cours de l'investigation empirique.

- Georges Friedmann est né en 1902. Fils de banquier, il commence à préparer, sous la pression de son père les concours de l'École de physique et chimie industrielle de la ville de Paris et de l'Institut de chimie de Paris, qu'il réussit en 1920. Il arrache ensuite à son père le droit de préparer l'ENS et il est reçu à l'agrégation de philosophie en 1926. Il entre alors dans un nouveau milieu social qui l'empêche, dit-il, de « périr<sup>45</sup> ». Très influencé dans un premier temps par le marxisme, il adhère au PCF jusqu'en 1938. à l'ENS, il côtoie un autre normalien célèbre, marxiste lui aussi : Paul Nizan. Durant la guerre, il entre dans les milieux de la Résistance de la région de Toulouse. En 1946, Georges Friedmann, qui est alors inspecteur général de l'enseignement technique, obtient un poste de professeur au Cnam, avec la chaire d'histoire du travail. La même année, il soutient sa thèse de doctorat d'État et s'impose désormais clairement dans le champ intellectuel comme un spécialiste de la sociologie industrielle et de la sociologie du travail. Il participe rapidement à la mise sur pied et au fonctionnement du Centre d'études sociologiques. En 1948, il est nommé directeur d'études



à la sixième section de l'École pratique des hautes études. Sous son impulsion, la sociologie du travail en France se développe et se professionnalise. En 1951 est créé l'Institut des sciences sociales du travail. En janvier 1958, il crée, avec Fernand Braudel, le Laboratoire de sociologie industrielle de l'EPHE. En 1959, sous sa tutelle bienveillante, la revue *Sociologie du travail* est fondée conjointement par ses élèves Alain Touraine, Michel Crozier, Jean-Daniel Reynaud et Jean-René Tréanton. En 1960 est créé le Centre d'études des communications de masse, dans le cadre de la sixième section de l'EPHE, dirigé par Georges Friedmann. Il meurt en 1977.

- 18 Certaines de ces enquêtes passeront plus ou moins à la postérité<sup>46</sup> (telle l'enquête de Gabriel Le Bras sur « L'État religieux de la France »<sup>47</sup>) et/ou donneront lieu à publication notamment dans la « Collection des travaux du CES » – à l'image de la thèse d'Alain Touraine sur L'évolution du travail aux usines Renault (1955 <sup>48</sup>) ou du livre de Madeleine Guilbert et de Viviane Isambert-Jamati sur Travail féminin et travail à domicile (1956 <sup>49</sup>) – ou encore dans les *Cahiers Internationaux de sociologie* et *L'Année Sociologique*. La production des uns et des autres se fait donc en ordre dispersé, selon la progression du travail de chacune des équipes, voire du chercheur qui en est le principal maître d'œuvre. L'absence de moyens matériels se double donc d'une carence d'arguments intellectuels susceptibles d'emporter la conviction de tous, car aucune perspective ne semble l'emporter, malgré la position de force qu'occupe le groupe de Georges Gurvitch jusque vers 1955. L'ère des ambitions impérialistes de la sociologie durkheimienne est bien révolue et chacun se construit son « camp retranché » en investissant et en balisant son propre domaine d'étude.

La question des méthodes d'enquête

- 19 Les échanges de vues entre équipes de recherche semblent aussi avoir eu comme enjeu la circulation d'une information relative aux méthodes et techniques d'enquête, dont les chercheurs sociologues du CES, manifestement, ressentaient vivement le manque, à une époque où la maîtrise des techniques empiriques de terrain semble indispensable à la professionnalisation de la discipline.
- L'appropriation des travaux américains constitue à ce titre un atout considérable dans le champ de la discipline car la tradition sociologique française héritée des durkheimiens ne fournit aucun protocole standardisé d'observation, de traitement et d'interprétation de faits récoltés sur le terrain, notamment à l'aide de questionnaires d'enquêtes ou d'observations et d'entretiens. Le succès de Georges Gurvitch tient aussi sans doute au fait qu'il a passé la guerre aux États-Unis, où il a fondé l'École libre des hautes études de New York. Il est rentré en France avec un capital de relations avec les chercheurs américains et de connaissances qui lui confèrent autorité et prestige. Jean Stoetzel, quant à lui, construit sa réputation et sa « renommée » en se faisant l'importateur de la méthode des sondages, initiée outre-atlantique par George Gallup. Les revues et les livres de cette époque fourmillent de références à la littérature américaine et le voyage dans le Nouveau Monde est devenu pour les apprentis sociologues une initiation obligée, comme le séjour d'étude en Allemagne à l'époque de Durkheim, tant il paraît désormais évident que la reconstruction du pays passe par l'observation empirique, au contact des acteurs sociaux, de toute activité collective. Il y a bien la sociologie française leplaysienne, pourtant prolixie en matière d'observations de terrain, mais elle est discréditée du fait de certaines de ses accointances avec le régime de Vichy.
- 20 Le programme de 1954-55, par exemple, insiste sur les exposés consacrés aux « techniques et méthodes de recherche » et aux « statistiques appliquées à la sociologie »



<sup>50</sup>. En 1955, Georges Gurvitch demande encore à une réunion du comité directeur que soit organisée d'urgence « une réunion d'interview examinant les techniques différentes et le sens à donner aux réponses<sup>51</sup> ». Ce sont les chercheurs les plus expérimentés qui initient dans un premier temps les novices aux techniques d'enquêtes, à l'image d'Henri Lévy-Bruhl qui explique la technique des sondages en 1950-51.

- 21 Mais, dans ce domaine, ce sont surtout les psychosociologues qui semblent avoir eu l'activité la plus importante, car ce sont ceux qui sont les plus au fait des dernières avancées méthodologiques, émanant notamment des travaux effectués outre-atlantique. Hormis la surreprésentation qu'ils manifestent dans les « conférences d'initiation aux techniques de recherche », les intitulés de leurs présentations, affichées dans la rubrique « Groupes d'études et enquêtes » des programmes, suggèrent des propos nettement axés sur les questions méthodologiques (« enquête-pilote sur le stéréotype de l'homme sympathique » ou « étude expérimentale de la divergence d'opinion » en 1952-53 par exemple), à la différence de la plupart des autres communications aux titres souvent beaucoup plus génériques (« le travail à domicile des femmes », « loisirs des mineurs du Nord » la même année, ou encore « sociologie de l'alimentation » et « étude sur la presse féminine »)<sup>52</sup>. Comme le rappellent Olivier Martin et Patricia Vannier, parmi la quarantaine de chercheurs ayant rejoint le CES durant ses dix premières années d'existence, sept au moins (dont Cécile Andrieux, Robert Pagès, Jean Maisonneuve, Pierre Naville, etc.) ont eu des fonctions ou collaborent avec les institutions de la psychologie<sup>53</sup>.
- 22 Au centre de ce dispositif de transmission du savoir méthodologique, Paul-Henri Maucorps plus particulièrement semble avoir eu une influence décisive. Sollicité par Georges Gurvitch pour promouvoir dans son groupe de recherche une microsociologie que ce dernier entendait intégrer à son programme de constitution d'une nouvelle tradition sociologique<sup>54</sup>, Paul-Henri Maucorps a apparemment étendu son influence bien au-delà de ce cercle de sociologues de la connaissance. En 1950-51, il explique la « mesure des attitudes sociales » ; en 1951-52, il initie aux recherches utilisant « échantillons et sondages », présente les « principes généraux » des méthodes statistiques, de « calcul des corrélations » ; en 1953-54, il donne dans la « préparation théorique et formation de base » un cours de « statistiques appliquées à la sociologie et à la psychologie sociale » alors qu'à côté, Pagès et Porte offrent un « aperçu de mathématiques quantitatives »<sup>55</sup>. Paul-Henri Maucorps a des connaissances très poussées en psychométrie des tests mentaux et en psychotechnique et il connaît très bien, dès les années 1940, la littérature américaine de psychosociologie<sup>56</sup>.
- 23 Toujours est-il qu'au CES la présence des psychosociologues a eu apparemment un rôle non négligeable dans l'orientation méthodologique de nombre d'enquêtes, notamment au sein du groupe très actif des sociologues du travail, dont les *leaders* Pierre Naville – qui a des compétences semblables à celles de Paul-Henri Maucorps<sup>57</sup> – et Georges Friedmann sont réceptifs au raisonnement psychosociologique. Les travaux de « dauphins » tels Jean-Daniel Reynaud et Jean-René Tréanton ont souvent une tonalité psychologique qui restitue cette influence : en 1957-58 par exemple, Jean-Daniel Reynaud présente les résultats d'une enquête sur les « Attitudes des ouvriers de la sidérurgie à l'égard des changements techniques », tandis que Jean-René Tréanton expose sur les « Aspects psychologiques et sociaux du vieillissement de la population active »<sup>58</sup>. En 1952-53, les

« perspectives de recherches » font état d'une présentation par Jean-Daniel Reynaud des « recherches de psychologie sociale sur la personnalité »<sup>59</sup>.

- Paul-Henri Maucorps (1911-1969) est à l'origine officier de marine, élève de l'École navale. Diplômé de l'Institut d'ethnologie et de l'Institut de psychologie de l'université de Paris, il est commandant en second d'un croiseur de la Marine nationale quand éclate la guerre. Engagé dans la Résistance, il commande un corps franc tout en prenant en charge la direction technique du Service de sélection et d'orientation du personnel de l'armée de l'air. Il y met en œuvre les méthodes de la psychométrie et de la sociométrie qui lui confèrent une compétence précise en matière de psychologie sociale. Il enseigne la psychologie militaire à l'École supérieure de guerre jusqu'en 1949. Entre-temps, il est entré en 1948 au CES où il met en place l'équipe de psychosociologie. Il met aussi ses compétences au service du ministère du Travail et du Centre des hautes études administratives. Outre son expérience en psychométrie, des tests mentaux et en psychotechnique, son ouvrage de 1950 sur La Psychologie des mouvements sociaux montre qu'il connaît excellemment la psychosociologie américaine et, en particulier, l'étude des attitudes et les méthodes d'échelonnement. Son entente avec Georges Gurvitch le conduit à co-diriger le CES quand ce dernier, qui est alors à sa tête, tombe malade. Son parcours original, son dynamisme et ses compétences quasi uniques en France à l'époque, lui confèrent une place de choix dans ce microcosme des chercheurs en sciences sociales et expliquent son rôle crucial dans cette institution<sup>60</sup>.

- 24 Dans une moindre mesure, Paul-Henry Chombart – dont la femme Marie-José, qui travaille et publie parfois avec lui, est psychosociologue – semble avoir eu aussi de l'influence sur ses collègues en matière de méthodologie de l'enquête. Ses travaux sur les conditions de vie des ouvriers, en mobilisant les concepts de « besoins » et « d'aspiration », manifestent une orientation psychosociologique qui se combine avec des questionnements et des techniques d'investigation plus typiques de l'approche ethnographique<sup>61</sup>. Selon l'intéressé, Jean Stoetzel, reconnaissant l'intérêt de sa démarche, était venu lui demander des conseils pour introduire dans ses enquêtes d'opinion des questionnaires ouverts<sup>62</sup>. Les archives du groupe d'ethnologie sociale montrent aussi une participation de Jean-René Tréanton – sur qui Paul-Henry Chombart « se décharge d'une partie de ses travaux » alors qu'il rédige sa thèse<sup>63</sup> – et de Éric de Dampierre, par exemple, aux recherches en écologie urbaine effectuées au cours de l'année 1952-53<sup>64</sup>. Le même Jean-René Tréanton estime avoir « appris sur le tas » son métier de sociologue, avec Paul-Henri Maucorps et Paul-Henry Chombart<sup>65</sup>.

Conclusion : apprendre le métier de sociologue au CES

- 25 Malgré les difficultés structurelles évoquées plus haut, tout laisse à penser qu'un savoir a néanmoins circulé entre ces chercheurs du CES, désireux de s'initier au métier d'enquêteur, où dans ce domaine de l'empirie beaucoup restait à réinventer. En échangeant entre eux conseils méthodologiques et compétences en matière de sociologie anglo-saxonne – ce à quoi servaient aussi les « exposés et discussions »<sup>66</sup> –, ils ont posé cahin-caha des jalons dans leurs champs de recherche respectifs qui se sont peu à peu autonomisés à mesure que l'on rôdait techniques et résultats. L'essor progressif de l'activité du groupe de sociologie du travail, qui fut sans doute un des plus actifs au sein du CES, en est une bonne illustration. Sous l'impulsion de Georges Friedmann, la recherche en sociologie du travail au CES s'avère être, particulièrement pour ses élèves, un bouillon de culture de la discussion méthodologique. La variété des thèmes abordés suggère l'utilisation de protocoles d'enquêtes variés, allant de l'observation participante à

la technique des interviews en passant par la mesure des attitudes. Il faudra néanmoins attendre les années 1960 et presque une génération, pour qu'avec des auteurs comme Michel Crozier, Alain Touraine, Pierre Bourdieu ou Raymond Boudon naissent de nouveaux paradigmes, comme s'il avait fallu une décennie pour que tous ces nouveaux apprentissages soient « digérés » et systématisés.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Archives nationales : Centre des archives contemporaines

Dossier 780 305. Liasse 11 (Centre d'études sociologiques) : chemise : « Centre d'études sociologiques. Divers. Correspondance Budget » ; chemise : « Centre d'études sociologiques. Groupes » ; chemise : « Colloques » ; chemise : « Centre d'études sociologiques. Comité de direction jusqu'en 1955 » ; chemise : « Centre d'études sociologiques. Comité de direction depuis 1955 ».

Dossier 800 284. Liasse 205. Archives du CNRS. Comité directeur des sciences humaines (1944-45) : chemise : « Comité directeur des sciences humaines » ; chemise : « Sciences économiques et sociales ».

## NOTES

1. Selon les termes utilisés sur un papier griffonné, anonyme, daté du 20 février 1947, que nous avons trouvé dans les archives du Centre d'études sociologiques (Archives nationales, Centre des archives contemporaines, dossier 780 305 liasse 11, chemise « CES, correspondance, budget »). Jérôme Carcopino est le successeur de Célestin Bouglé au poste de directeur de l'ENS en septembre 1940, et futur ministre de l'Éducation nationale sous Vichy.

2. Sur le CDS, voir Jean-Christophe Marcel, *Le durkheimisme dans l'entre-deux guerres*, Paris, PUF, 2001.

3. Par exemple Jean Stoetzel et René Girard y perfectionnent la méthode des sondages (sur la fondation Carrel, voir Alain Drouard, *Une inconnue des sciences sociales : la Fondation Alexis Carrel (1941-1945)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1992). P.-H. Chombart tente d'y parfaire sa formation d'ethnologue, persuadé au départ que le maréchal Pétain « joue un double jeu ». Déçu par la tournure que prennent les événements, il prend le maquis quand l'École est dissoute en 1942, et entre comme pilote de chasse dans la RAF (entretien de l'auteur avec Paul-Henry Chombart de Lauwe, 31 mars 1993).

4. Jean Stoetzel, « L'esprit de la sociologie française contemporaine », *Revue française de sociologie* [ci-après RFS], 32(3), juil.-sept. 1991 [1946], p. 443-456.

5. Voir par exemple Johan Heilbron, « Pionniers par défaut ? Les débuts de la recherche au Centre d'études sociologiques », RFS, 32(3), juil.-sept. 1991, p. 365-379 et Jean-Daniel Reynaud, « Sociologie et "raison dialectique" », RFS, 2(1), 1961, p. 50-66.

6. Jean-Christophe Marcel, « Les avatars de l'héritage durkheimien. Une histoire de la sociologie en France », thèse de l'université de Paris I pour le doctorat en sociologie, 1997, chapitre 7.
7. Le CNRS est recréé sous Vichy par la loi du 10 mars 1941 à partir d'un embryon qui existait déjà sous le gouvernement du Front Populaire, afin d'orienter et coordonner les recherches scientifiques de tous ordres.
8. Archives nationales, *ibid.*, dossier 800 284 liasse 205, « Comité directeur des sciences humaines », réunion du 13 octobre 1944.
9. Archives nationales, *ibid.*, « Plan sommaire des recherches de sciences humaines ».
10. Georges Gurvitch, « Mon itinéraire intellectuel ou l'exclu de la horde », *l'Homme et la société*, n° 1, juil.-août-sept. 1966, p. 3-12.
11. Jean-René Tréanton, « Les premières années du Centre d'études sociologiques », *RFS*, 32(3), juil.-sept. 1991, p. 381-404.
12. *Ibid.* p. 381.
13. Henri Lévy-Bruhl, « Le Centre d'études sociologiques », *Synthèse*, vol. 5, 1946, p. 130-131. De fait, la 6<sup>e</sup> section est créée le 6 novembre 1947. Mais on sait grâce à B. Mazon que c'est à l'initiative des historiens Lucien Febvre et Charles Morazé, et que leurs plans contrecarrent quelque peu les plans initiaux de Georges Gurvitch et Henri Lévy-Bruhl, semble-t-il. Néanmoins, les liens avec le CES seront réels puisque par exemple en 1951, Georges Friedmann, Louis Gernet, Georges Gurvitch, Gabriel Le Bras, Henri Lévy-Bruhl, qui œuvrent tous au CES, y donnent des cours en tant que directeurs d'études (Voir Brigitte Mazon, *Aux origines de l'École des hautes études en sciences sociales (le rôle du mécénat américain 1920-1960)*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1988).
14. Archives nationales, dossier 780 305, liasse 11 « Rapport d'activité pour la période 1950-1955 ».
15. Georges Gurvitch et Wilbert E. Moore, *La Sociologie au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1947.
16. *Ibid.*, sous-chemise « divers », « Arrêté du 21 février 1946 ».
17. Jean-René Tréanton, « Les premières années... », *op. cit.*, p. 383.
18. Archives nationales, dossier 780 305, « Divers 1946 ».
19. Entretien de l'auteur avec Robert Pagès du 11 octobre 1993.
20. Archives nationales, dossier 780 305, sous-chemise, « Divers 1951 », fiche « Mme Halbwachs » (qui est alors secrétaire du Centre).
21. *Ibid.*, Lettre à Stoetzel du 16 mai 1956.
22. Jean-René Tréanton, « Les premières années... », *op. cit.*, p. 387.
23. À ce sujet, voir Patricia Vannier, « Les caractéristiques dominantes de la production du Centre d'études sociologiques », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 3, 2000, p. 125-146.
24. *Ibid.*, p. 391.
25. Archives nationales, dossier 780 305, « Budget du CES pour l'exercice de 1947 ».
26. Archives nationales, dossier 780 305, fiche du CNRS en date du 5 avril.
27. Créé en 1954, son but est « tout d'abord favoriser au maximum les échanges entre chercheurs ». « Nous regrettons tous de ne pas connaître les recherches de nos collègues, les résultats qu'ils ont déjà pu obtenir, la façon dont ils ont résolu leurs problèmes de méthodologie », ajoute l'auteur (anonyme) du préambule (*Bulletin de liaison des chercheurs du CES*, n° 1, janvier 1954, p. 2).
28. Paul-Henri Maucorps, « Nécessité et conditions de la recherche collective », *Recherches sociologiques*, 2 (3-4), 1955, p. 55-67.
29. *Ibid.*, p. 58.
30. Archives nationales, dossier 780 305, chemise « CES : Groupes ».

31. Johan Heilbron, « Pionniers par défaut ?... », *op. cit.*, p. 372.
32. Archives nationales, dossier 780 305, « CES – Divers- correspondance – budget », « Programme de l'année 1949-1950 ».
33. Archives nationales, dossier 780 305, affiche de programme de l'année 1954-1955.
34. À l'image de l'enquête de Le Bras sur les pratiques religieuses des Français ou des études juridiques d'Henri Lévy-Bruhl.
35. Archives nationales, chemise « CES : Groupes ».
36. Georges Gurvitch, *La Vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF, 1950.
37. Georges Friedmann et Pierre Naville (dir.), *Traité de Sociologie du travail*, Paris, A. Colin, 1961 (tome 1) et 1962 (tome 2), p. 5 du tome 1.
38. Archives nationales, dossier 780 305, liasse 11, « CES, Comité de direction jusqu'en 1955 ».
39. Jean-René Tréanton, « Les premières années... », *op. cit.*, p. 394.
40. 19 équipes en 1954-1955, selon le décompte de Jean-René Tréanton, « Les premières années... », *op. cit.*, p. 394.
41. Archives nationales, dossier 780 305, chemise « CES, comité de direction jusqu'en 1955 », « Avant-projet de programme d'activité pour l'année 53-54 (30 mai 1953) ».
42. Jean-Christophe Marcel, « Une réception de la sociologie américaine en France (1945-1960) », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 11, 2004, p. 45-68.
43. Paul-Henry Chombart de Lauwe, *La Vie quotidienne des familles ouvrières*, Paris, Éditions du CNRS, 1956.
44. Archives nationales, dossier 780 305, dossier 780 305, liasse 11, chemise « CES-Divers-Correspondance-Budget », « Programme de l'année 1956-57 ».
45. Georges Friedmann, *La Puissance et la sagesse*, Paris, NRF, 1970.
46. Parmi les autres succès notoires du CES, mentionnons, outre ces publications, les trois « semaines sociologiques », colloques internationaux dont les actes furent ensuite publiés : Georges Gurvitch (dir.), *Industrialisation et technocratie*, Paris, Armand Colin, 1949 ; Georges Friedmann (dir.), *Villes et campagnes*, Paris, Armand Colin, 1953 ; *Les Structures comparées de la famille contemporaine*, collectif, Paris, Éditions du CNRS, 1955.
47. Voir Jean-René Tréanton, « Les premières années... », *op. cit.*, p. 384-385.
48. Alain Touraine, *L'Évolution du travail aux usines Renault*, Paris, CNRS, 1955.
49. Madeleine Guilbert et Viviane Isambert-Jamati, *Travail féminin et travail à domicile*, Paris, CNRS, 1956.
50. Archives nationales, dossier 780 305, liasse 11, « CES-Divers-Correspondance-Budget ».
51. Archives nationales, dossier 780 305, chemise « CES, comité de direction, depuis 1955 ».
52. Ibid.
53. Olivier Martin et Patricia Vannier, « La sociologie française après 1945 : places et rôles des méthodes issues de la psychologie », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2002, 6, p. 95-122.
54. Jean-Christophe Marcel, « Les avatars de l'héritage durkheimien... », *op. cit.*, chapitre 8.
55. Archives nationales, dossier 780 305, programme de l'année 1953-1954.
56. Olivier Martin et Patricia Vannier, « La sociologie française après 1945... », *op. cit.*, p. 107.
57. Ibid., p. 102 et suivantes.
58. Archives nationales, dossier 780 305, programme de l'année 1957-1958.
59. Archives nationales, dossier 780 305, programme de l'année 1952-1953.
60. Olivier Martin et Patricia Vannier, « La sociologie française après 1945... », *op. cit.*

61. Paul-Henry Chombart de Lauwe, *La Vie quotidienne...*, *op. cit.*
62. Entretien avec l'auteur, 31 mars 1993.
63. Archives nationales, « CES, comité de direction jusqu'en 1955 ».
64. Archives nationales, *ibid.*, chemise « CES : Groupes ».
65. Lettre à l'auteur du 5 juillet 1993.
66. À cet égard, le rôle de gens comme Alain Touraine, qui présente par exemple en 1954 un exposé de « formation de base » sur « Les orientations récentes de la sociologie aux États-Unis » (« CES-Divers-Correspondance- Budget », « Programme de l'année 1953-54 »), mais aussi Crozier paraît avoir été important. À noter que Alain Touraine a livré sur la période beaucoup de recensions de livres américains, notamment dans les *Cahiers Internationaux* (voir J.-C. Marcel, « Une réception... », *op. cit.*).
- 

## RÉSUMÉS

### The Development of Research in the Centre of Sociological Studies

The activity of the first years of the Centre of sociological studies, under the sign of a difficult historical period and a chronic lack of means, shows a proliferation of pluridisciplinary researches led in scattered order by teams that lived together as well as possible in a structure which frontiers are uncertain. The main object was the apprenticeship of ground inquiries methods that was until then near missing in the universe of academic French sociology.

In the middle of all those works that concerned different fields of research, the psychosociologists had probably a key part in passing on the methodological knowledge that they had first tried. This apprenticeship was probably done for a new generation of young sociologists in an informal way during discussions and points of view exchanges that they demanded and organized themselves.

## AUTEUR

### JEAN-CHRISTOPHE MARCEL

Jean-Christophe Marcel est maître de conférences à l'université Paris IV et chercheur au Groupe d'étude des méthodes sociologiques (Gemas, CNRS, Paris IV).